

## Un besoin absolu de beauté

Yves Laroche

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laroche, Y. (2017). Un besoin absolu de beauté. *Lettres québécoises*, (165), 11–13.

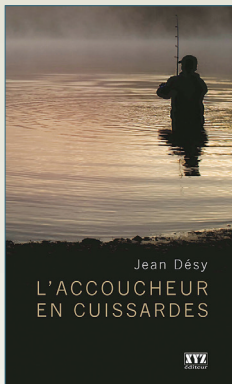
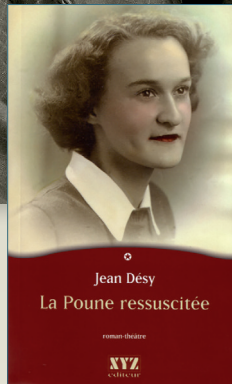
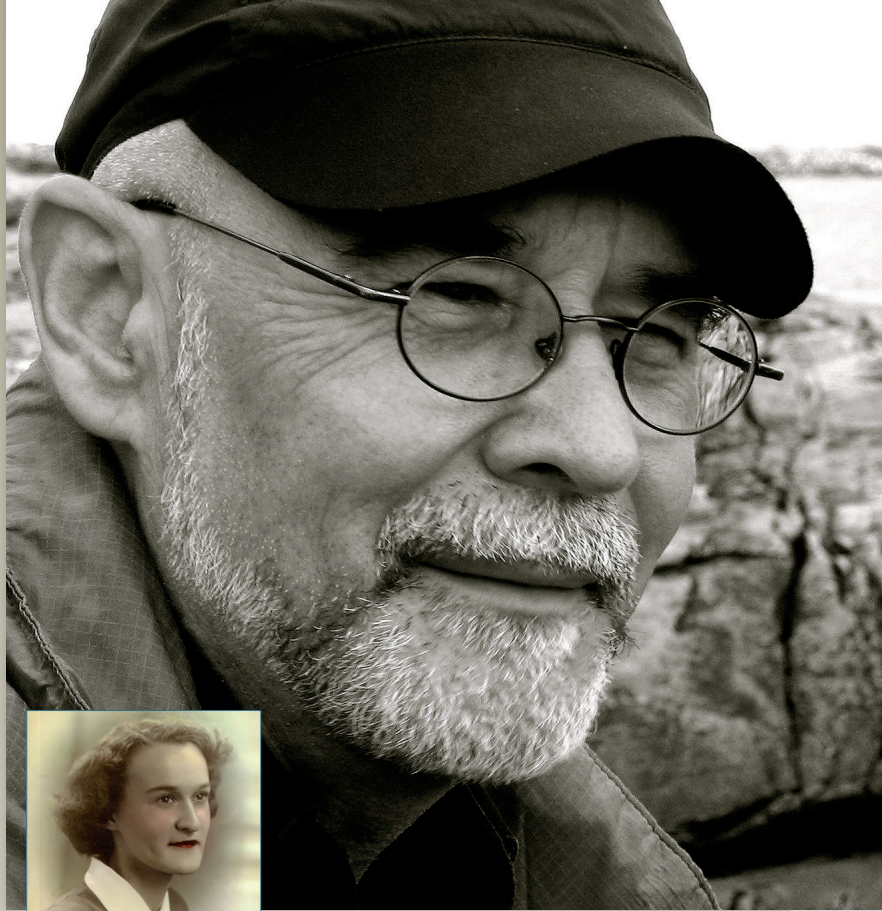
# Un besoin absolu de beauté

L'œuvre de Jean Désy, poète-aventurier-médecin-professeur, incarne doublement *L'idée simple* (Boréal, 2010) d'Yvon Rivard, à savoir que la principale vocation de l'écrivain consiste à aider l'homme à vivre. Puisque charité bien ordonnée commence par soi-même, Désy écrit avant tout pour lui-même, pour échapper à l'enfer de la souffrance, le lot de tous les humains, certes, mais davantage celui des médecins, témoins au quotidien de la maladie et de la mort. Aussi ne faut-il pas s'étonner du nombre imposant de médecins-écrivains à travers l'histoire, dont Rabelais, Tchekhov et Céline. À la faveur de leur pratique, les médecins intériorisent des histoires de profonde et troublante humanité; afin de maintenir leur équilibre psychique, beaucoup évacuent le trop-plein de misère par la voie de la création, de la beauté.

Si l'œuvre de Jean Désy fait d'abord du bien à son auteur, assurément elle en fait aussi à son lecteur, lui porte assistance. C'est que Désy est un humaniste qui croit que l'homme, malgré tout le mal dont il est hélas capable, est fondamentalement bon, qui offre aux gens son visage le plus souriant, malgré la fatigue et la tentation du désespoir, qui écrit pour combattre le cynisme et le nihilisme. Selon lui, nous avons « le pouvoir de respecter le monde ». Le pouvoir, pas le devoir. Rien n'est moins moralisateur que cette œuvre profondément morale, portée par une foi qui puise à diverses sources. Toujours en quête de sens, de partage, de joie et d'harmonie, Désy n'a qu'un mantra, infiniment contagieux : « L'amour, l'amour, l'amour. » Comme médecin, il met l'amour de ses patients au-dessus de tout; comme poète, il lui suffit de le dire. Il faut nous soigner les uns les autres, aller au nord de l'amour, toujours plus loin, « extrêmement », jusqu'au difficile pardon d'un mari violent et d'un père violeur. L'œuvre de Désy offre donc l'exemple bienfaisant d'un possible amour malgré tout.

## GÉNÉROSITÉ D'UNE ŒUVRE

Comptant une trentaine de titres publiés depuis 1986, maintes fois récompensée (notamment par le prix Jean-Noël-Pontbriand 2016, remis à un acteur important de la scène poétique québécoise), l'œuvre de Jean Désy embrasse large. Protéiforme, elle va de l'essai (littéraire, philosophique, scientifique et universitaire) au poème en vers libres, en passant par le roman, la nouvelle, le récit, le journal de voyage, le carnet, la correspondance, le poème en prose. Allergique aux barrières, Désy prend un malin plaisir à brouiller les genres, ne semble pas faire de différence entre histoires, anecdotes, récits et nouvelles. Un échange de poèmes avec Rita Mestokosho est présenté comme une chronique; *La Poune ressuscitée*, un hommage à sa mère qui prend parfois les allures d'une farce, comme un roman-théâtre, alors qu'il n'est ni l'un ni l'autre...



Généreuse sur le plan de la quantité, l'œuvre de Jean Désy l'est aussi sur le plan moral, prompt à l'amitié et à l'admiration des autres, du patient le plus humble dans son infini courage devant la mort imminente au plus grand des écrivains (Dostoïevski). Dans *Objectif Nord*, écrit avec Serge Bouchard dans l'urgence d'aimer le Nord, il faut voir avec quelle générosité Désy présente ses amis créateurs nordistes et ceux qui ont créé des liens culturels avec le Nord. On imagine sa joie d'avoir écrit un livre de poésie avec son ami Normand Génois (pour partager leur éblouissement de coureurs de bois), d'avoir publié sa correspondance avec Geneviève Amyot, qu'il admire tant, ou encore d'avoir participé à l'ouvrage collectif *Aimititau, Parlons-nous !*, amorcé par la Bretonne Laure Morali. Sauvage solitaire qui a besoin des autres pour vivre et pour écrire, Désy est le contraire d'un ermite dans sa tour d'ivoire. Il ne refuse jamais une invitation à participer à un événement littéraire, car être en état de communion poétique est tout ce qui lui importe.

## TENEUR AUTOBIOGRAPHIQUE

Que ce soit les poèmes, les essais ou les romans, la plupart des textes de Jean Désy ont une forte teneur autobiographique. Quand on a une vie active et intense comme la sienne, nul besoin d'avoir une imagination débridée. Dans plusieurs livres de Désy, on retrouve des éléments de cette trame de fond : un personnage-narrateur-médecin, marqué par le scoutisme de son enfance (bellement évoqué dans *L'espace Montauban*), a vécu une rupture douloureuse

avec sa femme (on trouvera la chronique du couple qui se défait dans sa correspondance avec Geneviève Amyot), la mère de ses quatre enfants adorés, qu'il voit sur le mode de l'expédition (prétexte à l'écriture), généralement dans la nature sauvage, là où il peut échapper à la vie sudiste de banlieue, là où il communique avec la flore et la faune, mais aussi avec le cosmos, là où il éprouve le sens du sacré et où il se sent vivre comme jamais (à travers les épreuves imposées par dame Nature), ce qui provoque chez lui l'envie de hurler sa joie devant tant d'harmonie, où peu lui chaut de mourir pourvu que ce soit en état d'extase, « la plus totale, celle qui ressemble étrangement à un orgasme érotique ».

## PLACE DE LA MÉDECINE

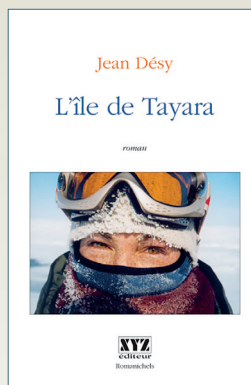
Le premier titre de l'œuvre de Jean Désy s'avère programmatique : *L'aventure d'un médecin sur la Côte-Nord*. Retenons trois mots clés : « Nord », « aventure », « médecine ». Plusieurs autres titres évoquent la médecine ou le Nord. En 2015, quelque trente ans après son premier ouvrage, Désy a livré son œuvre maîtresse, celle qui résume admirablement toutes les autres : *L'accoucheur en cuissardes*. Pour l'instruction de ses étudiants en médecine qu'il aime passionnément, Désy y raconte finement quarante histoires médicales, tantôt drôles, cocasses, tantôt touchantes ou tragiques. Le ton est toujours remarquablement juste. Et aimant. Désy multiplie les bons mots pour ses patients, pour le personnel soignant, pour les femmes. Praticquée de façon intuitive, avec du gros bon sens et parfois avec les moyens du bord, avec la volonté de servir autrui, d'atteindre une qualité d'être, la médecine est peut-être moins, de l'aveu de l'auteur, une vocation qu'une façon de vivre des aventures, notamment dans le Grand Nord. En effet, Désy se définit davantage comme un aventurier, un nomade, que comme un médecin. Sa véritable vocation est de courir le monde en poète. Dans *Du fond de ma cabane*, il se dit hanté par une phrase : « Donner un sens à son existence. » Sa vie a du sens quand il est en partance, quand il arpente les grands espaces, qu'ils soient horizontaux ou verticaux, quand il défie l'ordinaire. S'il lui arrive de s'arrêter, c'est pour planifier le prochain départ, qui n'est pas une fuite, mais une façon d'être au monde, de rester en quête de sens, d'être disponible à ce qui survient.

## UNE ILLUMINATION DÉCISIVE

Le 3 janvier 1990 marque un tournant dans la vie de Jean Désy, prend valeur d'une seconde naissance, exacerbe ce qui germait en lui depuis le scoutisme. L'événement est notamment relaté dans *Chez les ours* :

Qu'aurait été ma vie sans les odeurs, les lumières et la vastitude du Nord, sans les coureurs de froid ? Je sais maintenant que sans cet éblouissement qui me gagna le 3 janvier 1990, à l'instant où j'atterrissais dans la toundra pour la première fois, à Puvirnituq, je n'aurais probablement jamais réalisé à quel point le corps et l'esprit peuvent être en harmonie.

Quand il ne parle pas de cet éblouissement fondateur, il a l'impression de balbutier. Mais qu'a-t-il trouvé au



juste dans la toundra ? Beaucoup de choses, mais peut-être surtout, à travers la pratique de la chasse et de la pêche, le devenir-animal, se réalisant par la voie de l'admiration puis celle de la proximité, qui se transforme en compréhension, qui consiste à contenir l'autre en soi, à l'intérioriser. Cette fusion animale, qui le reconnecte avec l'origine de l'homme, est totale et partout : ici et là, Désy devient le monde, mais plus particulièrement la rivière, la moraine ancienne, l'épinette noire, le caribou, l'outarde, la loutre laborieuse (son totem scout), la truite, le pou, peut-être l'animal le moins positif de tout son bestiaire, qui évoque un sentiment d'insignifiance dans le monde, alors que rien n'est plus important pour Désy que de combattre le possible non-sens, de trouver du sens *Entre le chaos et l'insignifiance*.

Tout s'est passé comme si tout ce qu'avait été Jean Désy jusque-là et tout ce à quoi il aspirait plus ou moins consciemment se trouvait justifié et sublimé par la découverte de sa patrie d'élection (il a été rebaptisé par le Nord). Pour reprendre les mots de Rimbaud, il a trouvé avec le Grand Nord son lieu et sa formule (l'éblouissement), celle qui ouvre tous les possibles d'une vie basée sur la liberté et la joie. Il s'identifie tellement à la vie du Grand Nord qu'il se déclare Autochtone. Il se fait par contre rappeler à l'ordre par l'un de ses guides préférés, Qalingo Tookalak (qu'il a mis au centre du roman *L'île de Tayara*), qui lui reproche de ne pas avoir vraiment essayé d'apprendre l'inuktitut. Désy raconte drôlement sa vaine tentative pour s'y mettre : au lieu de dire à une vieille dame « Passez une bonne journée ! », il lui a dit qu'elle avait de beaux gros seins, ce qui a provoqué l'hilarité de la principale concernée, aux seins « flasques et flétris ». Désy a moins le désir de s'intégrer à cette société qu'il vénère tant que de vibrer à l'unisson avec tout ce qui vit dans cette région, qui est la région de l'âme, l'Âme du monde.

Contrairement à son mentor Louis-Edmond Hamelin, inventeur du concept de nordicité et de mots nordistes passés dans l'usage, Jean Désy est moins un spécialiste de la question autochtone qu'un amoureux du Nord. Dans *Ô Nord, mon Amour*, titre on ne peut plus explicite, il va jusqu'à prêter des attributs féminins au Grand Nord et à faire l'amour avec lui. Dans *Nomades en pays maori*, il effectue plein de parallèles entre le monde maori et le monde inuit. On dirait que le Nord est sa mesure étalon. Il a parfois le mal du Nord comme on a le mal du pays natal. S'il aime tout grand espace, il est d'abord et avant tout un coureur de froid, qui a une pensée pour les Guillaume Couture et d'Iberville de son pays. À travers cet amour du Nord s'exprime le refus de la routine sudiste, du confort de la vie bourgeoise, de la vie de banlieue, par trop étriquée, de la vie urbaine, avec ses règlements, ses bruits, son béton, ses centres commerciaux et ses embouteillages.

## LE LIEU DE TOUS LES AMALGAMES

On pourrait dire que l'œuvre de Jean Désy, toujours une et différente, comme la rivière du philosophe grec, comme la toundra à perte de vue, s'avère une longue et infatigable prière anaphorique et euphorique, où résonne comme un écho obsédant son amour du Grand



Nord. À la fois commencement du monde, racines paléolithiques, animalité, sauvagerie, et avenir harmonieux du Québec, qui aurait intérêt à s'inspirer de l'être au monde des Autochtones, lieu de tous les amalgames et des plus belles rêveries, dont celle chantée par Vigneault dans « Le nord du Nord », le Grand Nord, utopie par excellence, est paradoxalement le pays où Désy étreint le mieux la « réalité rugueuse » (Rimbaud), où il peut être en harmonie avec le cosmos, mais d'abord avec lui-même, avec l'idée qu'il se fait de lui et de la vie qui devrait être la sienne, « toujours à la limite du possible ». Et c'est la parole poétique qui permet de rendre compte de toutes les dimensions de l'être, de tout em mêler, d'aller au-delà de toute conversation, qui sert de lien « entre la vie prosaïque et la spiritualité désincarnée ».

On connaît le mot de Baudelaire : « Sois toujours poète, même en prose. » Eh bien, Jean Désy est surtout poète quand il écrit au plus près de la prose des jours, de son expérience des hommes et du monde, quand il ne cherche pas à faire de la littérature car, dit-il, « c'est souvent quand on ne veut pas faire un poème qu'on le réussit le mieux ». Il dit sensiblement la même chose de son travail de médecin : « J'ai réalisé mes meilleurs coups de soignant quand je croyais ne pas soigner. » C'est que Désy est du côté de l'irrationnel, de l'intuition, de la sensibilité poétique, qui fait de lui un meilleur homme. C'est le mystère qui donne un sens à la vie, à sa vie. Le danger de trop savoir au lieu de sentir est d'oublier d'aimer comme aime un enfant confiant.

Par son œuvre lyrique, Jean Désy veut partager l'éblouissement plus grand que nature qu'il a un jour ressenti dans le bien nommé Grand Nord. Le lecteur peut être intimidé devant l'ampleur de l'œuvre et l'expérience du Grand Nord de l'auteur, qui n'est pas à la portée de tous. Il lui faut peut-être voir le Grand Nord comme la métaphore extrême de la quête passionnée de son lieu à soi, de sa propre patrie d'élection, où l'on peut enfin être soi, rêver et s'épanouir. Cela peut se faire partout, y compris dans sa cour, si l'on est porté par le désir de faire de sa vie quelque chose de beau : « Toujours, vous avez eu un besoin absolu de beauté » ; « Qu'on vous prive de la beauté et votre goût de vivre s'estompe. »

## BIBLIOGRAPHIE

- L'aventure d'un médecin sur la Côte-Nord*, Le Trécarré, 1986.  
*Pour moi... la mer...*, Le Palindrome, 1988.  
*Un dernier cadeau pour Cornélia*, XYZ, 1989.  
*Urgences : récits et anecdotes. Un médecin raconte*, La Liberté, 1990.  
*Miction sous les étoiles*, Le Palindrome, 1990.  
*La saga de Freydis Karlsevni*, L'Hexagone, 1990.  
*La rêverie du froid*, Le Palindrome, 1991.  
*Kavisilaq : impressions nordiques*, Le Loup de Gouttière, 1992.  
*Baie Victor*, Septentrion, 1992.  
*Voyage au nord du Nord*, Le Loup de Gouttière, 1993.  
*Docteur Wincot*, Le Loup de Gouttière, 1995.  
*L'espace Montauban. Le dernier roman scout*, La Liberté, 1996.  
*Lettres à ma fille*, Le Loup de Gouttière, 1997.  
*Ô Nord, mon Amour*, Le Loup de Gouttière, 1998.  
*Nunavik. Carnets de l'Ungava*, Les Heures bleues, 2000.  
*Le coureur de froid*, XYZ, 2001.  
*Du fond de ma cabane. Éloge de la forêt et du sacré*, XYZ, 2002.  
*Nomades en pays maori. Propos sur la relation père-fille*, XYZ, 2003.  
*L'île de Tayara*, XYZ, 2004.  
*Au nord de nos vies*, XYZ, 2006.  
*Les carnets du Kilimandjaro*, Les Heures bleues, 2007.  
*La Pounne ressuscitée*, XYZ, 2007.  
*Âme, foi et poésie*, XYZ, 2007.  
*Entre le chaos et l'insignifiance*, XYZ, 2009.  
*Toundra/Tundra*, en collaboration avec Pierre Lussier, XYZ, 2009.  
*L'esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité*, XYZ, 2010.  
*Ush tessiu. Lumière d'automne*, en collaboration avec Rita Mestoshoko, Mémoire d'encrier, 2010.  
*Vivre ne suffit pas* (anthologie), XYZ, 2011.  
*Nepalium tremens*, XYZ, 2011.  
*Que vous ai-je raconté ? Correspondance 1990-2000*. Geneviève Amyot/Jean Désy, Noroît, 2012.  
*Chez les ours*, Mémoire d'encrier, 2012.  
*Objectif Nord. Le Québec au-delà du 49<sup>e</sup> parallèle*, en collaboration avec Serge Bouchard, Éditions Sylvain Harvey, 2013.  
*Isuma (anthologie de poésie nordique)*, Mémoire d'encrier, 2013.  
*La nordicité du Québec*, en collaboration avec Daniel Chartier, PUQ, 2014.  
*L'accoucheur en cuissardes*, XYZ, 2015.  
*Bras-du-Nord*, en collaboration avec Normand Génois, Mémoire d'encrier, 2015.  
*Amériquoisie*, Mémoire d'encrier, 2016.

## Le dynamisme des jeunes maisons d'édition

On le sait, j'ai beaucoup d'estime pour les jeunes éditeurs. J'ai signé récemment un éditorial démontrant, preuves à l'appui, qu'ils avaient fait leur marque avec brio en ce qui concerne les prix littéraires (« Les jeunes éditeurs de la première décennie de l'an 2000 », *Lq*, n° 161, printemps 2016). Le tandem de la Peuplade, Philippe Turcot-Mylène Bouchard de Saguenay, a eu l'excellente idée de créer la collection « Fictions du

Nord ». Pour la lancer, ils ont choisi un titre finlandais, *La faim blanche*, de l'écrivain Aki Ollikainen. C'est le récit de Marja qui quitte son village pour tenter de trouver un lieu susceptible de nourrir ses enfants lors de la grande famine des années 1866-1868. Un très bon roman. M Ce que j'aime des jeunes, c'est qu'ils n'ont pas peur de sortir des sentiers battus et de créer des alliances avec des éditeurs de petits pays qui ont les mêmes problèmes de diffusion internationale. Chacun y gagne au change en plus de nous faire découvrir des auteurs que nous n'aurions jamais connus. Bravo !

## INFOCAPSULE

# Traduction littéraire et traductologie

SE SPÉCIALISER À LA MAÎTRISE



UNIVERSITÉ DE  
SHERBROOKE



[USherbrooke.ca/dlc/traduction-litteraire](http://USherbrooke.ca/dlc/traduction-litteraire)